

Préface

Scott Slovic

La première édition de ce livre a été publiée en 2008 après deux mandats de l'administration de George W. Bush aux États-Unis, au cours desquels il y a eu la terrible invasion de l'Irak et de l'Afghanistan, fondée sur de fausses preuves d'« armes de destruction massive » (appelées ADM – WMD en anglais). À l'époque, je m'étais rappelé ces vers célèbres du poème de William Butler Yeats écrits en 1920, « The Second Coming » (« La deuxième venue ») : « Les meilleurs manquent de toute conviction, tandis que les pires / Sont remplis d'intensité passionnée » (91). Alors que le régime Bush-Cheney touchait à sa fin, je réfléchissais avec inquiétude à la profonde clairvoyance de Yeats sur la nature humaine, en lisant les titres des derniers journaux : désapprobation du Congrès suivie d'un vote pour fournir plus d'argent à la guerre ; l'Agence de protection de l'environnement qui fait barrage aux efforts d'un État¹ qui cherchait à augmenter les normes d'émission pour les automobiles afin de résister au changement climatique ; les candidats à la présidentielle qui se plient aux exigences des intégristes religieux, des kamikazes qui font la une à coups d'attentats suicides tandis que des manifestants protestent en silence du haut des arbres qu'ils occupent en regardant à leurs pieds les campus des universités. Et je me demandais : est-ce que cela pourrait être vrai, que la corruption soit partout ? Que ceux qui cherchent quelque chose d'autre que l'argent ou le pouvoir soient doux et silencieux, qu'ils soient conciliants ? Les essais qui suivent ont été écrits parce que je crois que les gens devraient mettre toutes leurs émotions et leurs idées au service des causes qu'ils défendent. Les universitaires et les artistes passent beaucoup de temps au-dessus de la mêlée, à trouver des expressions intelligentes et à élaborer des images apaisantes. Pendant ce temps, la bête hybride monstrueuse de Yeats – pensez à Coca-Cola – a brusquement viré vers la domination mondiale au début des années 2000.

Pendant un moment, à la suite des années sombres de l'Administration Bush-Cheney, un grand nombre de personnes dans le monde ont senti une lueur d'espoir lorsque le Président Barack Obama a consacré huit années (2009-2016) à réparer les relations américaines avec les dirigeants et les citoyens à travers le monde. Les écologistes ont été stupéfaits devant la

1. Il s'agit de la Californie qui a été le premier de 20 États à faire des efforts pour réduire les émissions de gaz carbonique, en essayant de créer des normes d'émission plus fortes. L'action de la Californie a été la plus remarquée en raison de la taille de cet État, de sa puissance économique et de sa résistance claire aux efforts de l'Administration Trump pour détruire les acquis en matière de protection environnementale entre autres choses (NDA).

Les abréviations qui apparaîtront dans les notes tout au long du livre signifient « note de l'auteur » pour NDA et « note de la traductrice » pour NDT.

création par Obama à Hawaï de la plus grande aire de protection écologique du monde (1 508 870 kilomètres carrés) au milieu de l’océan Pacifique en 2006 : le monument national marin appelé *Papahānaumokuākea*. Mais un énorme nuage noir est apparu à l’horizon en 2016 lorsque le magnat de l’immobilier et personnalité de la télévision aux méthodes de gangster Donald Trump a gagné du terrain lors de la campagne présidentielle américaine pour finalement remporter les élections grâce à une lacune de procédure connue comme le Collège électoral, bien qu’il ait perdu l’élection populaire, remportée par Hillary Clinton. Donald Trump, pendant les premières années où il a été en fonction, s’est révélé être un désastre total, non seulement pour les États-Unis, mais pour la stabilité du monde. Il a déclenché des guerres commerciales avec la Chine et l’Union européenne. Il s’est rapproché de dictateurs tels que Rodrigo Duterte aux Philippines et Kim Jong-un en Corée du Nord ; et il a longtemps entretenu une amitié avec le dictateur russe Vladimir Poutine. Le cabinet de Trump a été composé d’extracteurs enthousiastes des ressources naturelles comme Ryan Zinke (secrétaire d’État à l’Intérieur) et de négationnistes du changement climatique comme Scott Pruitt (administrateur de l’Agence de protection de l’environnement), ce dernier ayant été évincé de ses fonctions alors qu’il était au cœur de 14 enquêtes séparées pour violations éthiques.

Si Bush et Cheney étaient de sinistres dirigeants pour les États-Unis, Donald Trump et Mike Pence étaient bien pires – les efforts pour continuer à avoir de l’espoir en matière environnementale, illustrés par ce livre, sont devenus de plus en plus pertinents et importants à la lumière du bond qui a été fait vers l’hypernationalisme et la destruction environnementale et culturelle à courte vue, symbolisée par l’Administration Trump (2017-2021) et ses homologues dans le monde entier. Le monde a regardé, sous le choc et dans la frustration, lorsque la vision de Trump, « l’Amérique en premier, l’Amérique seule », est entrée en vigueur, tempérée seulement par l’incompétence des personnes politiques nommées, dont la mission était d’accomplir le programme corrompu du président américain.

À la suite de l’élection présidentielle du 3 novembre 2020, qui a vu la défaite de Trump et Pence et la victoire de Joe Biden et Kamala Harris, le spectre de Trump a continué de planer au-dessus de la société américaine et des relations internationales jusqu’en 2022, et il est même possible que le désordre mis par l’ancien président dans la stabilité politique américaine ait donné à Vladimir Poutine en Russie le sentiment que les États-Unis et d’autres pays alliés étaient dans un tel chaos que c’était le bon moment pour lancer une guerre génocidaire en Ukraine. Le monde vit des temps difficiles, des temps qui appellent les personnes qui réfléchissent à être attentives et engagées, qui nous appellent à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour œuvrer pour la paix, la justice et la durabilité de l’environnement.

Ayant été le témoin de « l’intensité passionnée » des dirigeants va-t-en-guerre et dévoreurs d’environnement, j’en viens à me demander quelle forme devrait prendre « l’intensité passionnée » de la résistance. De la vision oblique et vivante des nouvelles de Barry Lopez dans *Resistance* à l’humour ironique des documentaires de Michael Moore, notre génération connaît des exemples forts de désapprobation politique farouche. Des écrivains et des orateurs publics adoptent parfois des stratégies plus tranquilles : essais littéraires, conférences universitaires, correspondance avec des sociétés sans visage (et des représentants de ces sociétés qui refusent d’utiliser leur nom complet). L’écocritique Rob Nixon utilise le terme « écrivains-activistes environnementaux » dans son livre publié en 2011, *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor* (*La Violence lente et l’environnementalisme des pauvres*). Ce qui suit représente les

efforts d'un chercheur et d'un enseignant pour accepter l'état du monde – et par moments *l'affronter* – en aspirant à être un « chercheur-activiste » engagé.

Plusieurs des textes qui suivent ont été publiés dans d'autres recueils ou dans des revues littéraires, certains ont été présentés sous forme de conférences dans des forums universitaires ou publics, et d'autres n'ont jamais été ni publiés ni présentés oralement. Je suis reconnaissant aux divers directeurs de publications et éditeurs (voir les remerciements à la fin du livre) de m'avoir donné l'autorisation de réutiliser ces documents ici. Les textes qui ont été publiés ailleurs prennent un sens nouveau et différent, me semble-t-il, en étant réunis en un seul volume, montrant ainsi l'étendue éclectique et peut-être particulière d'intérêts et de préoccupations d'un seul chercheur. Les critiques et les artistes ne souhaitent généralement pas être décrits comme des gens étroits d'esprit et prévisibles, comme des « *Johnny one-notes* », expression appliquée avec dureté par certains lecteurs à John Muir, icône de l'écriture environnementale et du militantisme américain à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. En même temps, il semble inévitable qu'il émerge certains modèles, certains motifs, dans l'œuvre de tout penseur – et des schémas de ce genre sont des points de cohérence et d'ordre, des chemins de conscience. Pour être franc, j'ai parfois l'impression, lorsque j'entreprends un nouveau projet, qu'il y a quelque chose d'aléatoire et d'imprévisible dans les multiples directions de mon travail, puisqu'une grande partie de ce que je fais se trouve être à la requête de groupes qui m'ont demandé de parler, ou de publications proposant de faire quelque chose sur un sujet ou un autre. Mais il est devenu clair au fil des années que si ces invitations ont eu tendance à venir, c'est parce que l'on sait que j'ai certains types d'intérêts. Regroupés dans un recueil comme celui-ci, les modèles particuliers – comme l'alternance ou la convergence de l'engagement social et de la retraite, et la quête sans fin pour déterminer les responsabilités d'un écocritique – émergent de manière assez forte.

Le livre commence et finit par deux récits de retraite – « Voyager pour penser » et « Hors du temps » – et « Encore mieux que la chose réelle » joue *de facto* le rôle d'un *post-scriptum*. Pour cette édition française du livre, j'ai ajouté l'essai « L'espérance que porte en germe l'écocritique », qui met en relief ce que je perçois comme une aspiration fondamentale chez les écocritiques (et d'autres chercheurs et artistes qui travaillent dans le domaine appelé « humanités environnementales ») à faire une différence positive dans le monde. En tant qu'enseignant à plein temps à l'université, je saisis les occasions de chercher et de réfléchir chaque fois que je le peux. Souvent, cela se présente lors de brèves pauses entre ou pendant les semestres. Les extrémités essentielles de ce recueil sont des essais écrits pendant les vacances de printemps consécutives de 2004 et 2005. En 2004, l'occasion de participer à un programme de recherche *Earthwatch* sur l'écologie de la mangrove à La Manzanilla au Mexique est devenue le cœur narratif d'un essai sur le lieu et la vie universitaire pour un projet de livre intitulé *Placing the Academy: Essays on Landscape, Work, and Identity (Situer le monde universitaire : essais sur le paysage, le travail et l'identité)*, dirigé par Jennifer Sinor et Rona Kaufman. Une autre occasion de « voyager pour penser » s'est présentée en 2005, lorsque j'ai été le troisième écrivain en résidence à passer une semaine à marcher et à observer dans les forêts humides du versant ouest de la chaîne des Cascades dans l'Oregon, près de la ville de Blue River. Grâce à la vision de Charles Goodrich, Kathleen Dean Moore, Fred Swanson, et d'autres qui étaient

associés au projet de recherche écologique à long terme de la *National Science Foundation* à la forêt expérimentale H.J. Andrews et au projet *Spring Creek* de Oregon State University, il est maintenant possible pour des écrivains occasionnels d'ajouter nos « données empiriques » aux données techniques sur la décomposition des arbres et autres processus forestiers qui s'accumulent depuis que la station de recherche s'est installée il y a un demi-siècle. J'ai écrit les 11 brefs essais qui constituent « Hors du temps » pendant ma semaine solitaire à la Andrews – une semaine pendant laquelle j'ai essayé de me couper du temps de la pendule.

En réalité, je suis plutôt quelqu'un de calme et qui évite les conflits, je ne m'enflamme pas trop. Et pourtant, pour une raison quelconque, je me trouve amené à émettre des perspectives sur certains des problèmes les plus explosifs de notre temps – les guerres imminentes, les crises écologiques et les paris des scientifiques. D'abord, j'avais eu l'intention d'inclure quelques-unes de mes présentations historiquement plus thématiques dans ce recueil, comme le bref essai « Town Meeting Talk » (« Discours de réunion municipale »), que j'ai présenté en mars 2003, juste au moment où commençait la seconde guerre du Golfe ; j'avais été invité à parler par mon étudiant en doctorat Corey Lee Lewis, lui-même militant et écocritique, et l'un des organisateurs de ce rassemblement à la salle du conseil municipal de Reno. Au milieu de l'agitation du drapeau et du dénigrement de l'armée proposés par les autres orateurs, il me semblait important de m'exprimer en faveur du *dialogue* lui-même, de rapprocher des citoyens ayant des perspectives divergentes, spécialement à une époque d'intimidation et de libertés de plus en plus restreintes au nom de la « sécurité de la patrie ». Un an plus tard, invité par un groupe local pour la paix à prendre la parole lors d'une veillée sur le sujet de la violence au Moyen-Orient, j'essayai, du point de vue d'un Juif américain, d'exprimer mon empathie et ma frustration combinées à l'égard à la fois des participants à l'*intifada* palestinienne et des citoyens d'Israël aux prises avec une série continue d'attentats suicides, j'appelai à la fin d'une intransigeance digne du D^r Seuss² des deux côtés. Mais j'ai décidé de ne pas inclure ces deux petits essais.

Parfois, « l'intransigeance » apparaît même lorsque d'autres militants et d'autres intellectuels se rassemblent, et un exemple en est le symposium de janvier 2000 à Mexico, où Homero et Betty Aridjis avaient demandé au journaliste Bill McKibben et à moi-même de composer un « manifeste » au nom des quelque 25 scientifiques et écrivains qui étaient venus du monde entier pour échanger leurs réflexions sur l'état de l'environnement mondial à l'aube du nouveau millénaire. Malgré le consensus sur le fait que nous faisons face à toute une panoplie de crises environnementales et sociales à ce moment de l'histoire, nous n'avions pas pu nous mettre d'accord sur nos priorités parmi ces crises, et ainsi, l'effort fait pour parler d'une seule voix avait échoué. Le document inclus dans ce volume, cependant, propose un exemple des impressions que Bill McKibben et moi avions sur les perspectives offertes durant ce qui pourrait bien avoir été le premier colloque environnemental du millénaire actuel. Étant donné la pertinence de ce manifeste en ce qui concerne les motifs

2. Il y a parmi les histoires de D^r Seuss (Theodore Seuss Geisel, 1904-1991, auteur américain de littérature pour enfants et dessinateur politique, entre autres choses) une histoire intitulée « The Zax » qui a été publiée dans son livre de 1953, *The Sneetches and Other Stories* (*Les Sneetches et autres histoires*). Cette histoire parle de deux groupes de personnes, les Zax qui se dirigent vers le nord et les Zax qui se dirigent vers le sud, qui refusent de marcher côte à côte, mais se contentent d'avancer dans la direction respective choisie ; et ainsi, lorsqu'ils se rencontrent en se déplaçant dans des directions opposées, ils s'immobilisent complètement. C'est une métaphore de l'inflexibilité et du refus d'un compromis (NDA).

de ce recueil, j'ai décidé de l'y inclure, en y ajoutant mes remarques visant à contextualiser la difficulté d'atteindre l'unanimité, même entre des chercheurs et des écrivains partageant les mêmes idées.

Les enseignants et les critiques littéraires s'habituent vite à « prêcher à des convertis », donnant des conférences à d'autres passionnés des beaux textes et souvent à des personnes qui partagent plus ou moins leurs idées politiques et parlent d'un même cœur. En janvier 2005, on me demanda pour la première fois de m'adresser à un vrai cœur (en même temps qu'une congrégation) à l'Association unitarienne universaliste (*Unitarian Universalist Fellowship*) du Nevada du Nord, en lisant un « sermon » sur « L'histoire du changement climatique ». Cette communauté spirituelle venait de décider de consacrer les deux années suivantes à se renseigner sur le « réchauffement climatique » comme problème social important et à réagir face à cela ; et ma tâche était d'expliquer en 15 minutes de communication quelques-unes des manières montrant comment le *langage* constituait une dimension importante de ce problème. J'ai inclus dans ce livre une version élargie de ce sermon, en esquissant quelques-unes des facettes fondamentales de ce sujet. En 2008, le journaliste américain Dan Bloom, qui vit à Taiwan, forgea le terme « *cli fi* » pour décrire le genre de la fiction climatique au cinéma et dans la littérature – ce genre est maintenant devenu un centre d'intérêt crucial pour les chercheurs et les enseignants spécialisés dans les humanités environnementales et il a inspiré de nombreux articles, livres, et cours à l'université.

J'ai mis à jour cette préface 14 ans après la publication originale du livre, et la dévastation écologique causée par le changement climatique mondial continue de se dérouler. La pandémie du COVID-19 a peut-être un peu réduit la combustion des énergies fossiles en 2020, mais dans ma partie du monde (l'Amérique du Nord), nous continuons à voir des feux de forêt sans précédent causés par les conditions de sécheresse, et des ouragans sans précédent causés par les changements de températures des océans et d'autres facteurs anthropiques. L'histoire du changement climatique continue d'évoluer et, jusqu'ici, notre espèce n'a pas réussi à agir efficacement pour atténuer cette menace existentielle. Il est possible que nous soyons cognitivement incapables de répondre de façon adéquate aux changements exponentiels, que nous parlions de changement climatique ou de pandémies. J'ai traité de ce sujet dans un essai écrit en 2020, « COVID World, COVID Mind: Toward a New Consciousness » (« Le monde du COVID, l'esprit du COVID : Vers une nouvelle conscience ») [<https://bifrostonline.org/scott-slovic/>].

Quand j'étais en sabbatique en Australie en 2002, Roberta Moore, ranger au parc national du Grand Bassin, me contacta pour me demander de participer à un recueil de témoignages sur les espaces sauvages du Nevada, qui s'inscrivait dans une série d'autres recueils de témoignages sur les espaces sauvages, tels que celui de Steven Trimble et Terry Tempest Williams, *Testimony (Témoignage)* [1995] pour le compte des espaces sauvages du sud de l'Utah, et celui de Hank Lentfer et Carolyn Servid, *Arctic Refuge: A Circle of Testimony (Le Refuge arctique : un cercle de témoignages)* [2001], écrits pour la défense de l'*Arctic National Wildlife Refuge (Refuge national de la vie sauvage de l'Arctique)*. Bien que le Nevada soit une terre de vastes « espaces sauvages », c'est aussi, ironiquement, un État dans lequel la plupart des gens vivent dans des cadres complètement urbains – et ce qui nourrit de nombreux habitants du Nevada vivant dans les villes, c'est la proximité du désert inexploité et des zones de montagnes (et pour le moment, *l'accès à ces zones*). Mon essai sur les « Montagnes clôturées » pour l'ouvrage *Wild Nevada* publié par les presses de l'Université du Nevada était

une occasion d'exprimer ma préoccupation au sujet de l'expansion urbaine et de la fermeture de l'accès au sentier dans l'Ouest contemporain, et de la « fermeture » de la Yucca Mountain au sud du Nevada, solution peu judicieuse pour répondre au dilemme des déchets nucléaires de la nation. Depuis la sortie du livre en 2005, de nombreuses personnes du coin – qui vont des étudiants de l'université aux responsables de l'Agence de planification régionale de Truckee Meadows – m'ont contacté pour me dire que ce texte se faisait la voix de leurs propres inquiétudes sur l'avenir de notre communauté. Je devrais aussi mentionner que ces dernières années, j'ai commencé à apprendre à mes étudiants de l'université, particulièrement dans des cours sur l'écriture environnementale, à écrire des « témoignages personnels » sur des problèmes qui les concernent, déclarations qui peuvent être présentées oralement lors de réunions publiques ou envoyées sous forme de lettres à des dirigeants du gouvernement, des entreprises ou des universités. Ces temps-ci, j'ai aussi animé fréquemment des ateliers d'écriture de témoignages environnementaux et personnels pour divers groupes communautaires, lors de voyages que j'ai faits dans le monde pour parler à des colloques – dans les jungles de Malaisie, sur les plages de l'île de Guam, dans le jardin du campus des femmes de l'Université islamique internationale d'Islamabad au Pakistan. La semaine prochaine, j'animerai un atelier intitulé « Dire la vérité au pouvoir : atelier de justice environnementale et d'écriture de témoignages personnels » à l'Institut d'éducation en droits humains de Coeur d'Alene dans l'Idaho. Ce que je veux dire ici, c'est que mes efforts pour être un enseignant et un écrivain socialement engagé et responsable continuent d'évoluer.

Une occasion inespérée de m'exprimer se présenta lorsque la revue *Orion* me demanda en mai 2005 de réagir par un court essai – en une semaine environ – à la récente publicité concernant la recherche sur les cellules souches à l'Université du Nevada, Reno, établissement où je travaillais à l'époque, et particulièrement au phénomène des « chimères » biogénétiques, organismes composés d'espèces mêlées. À l'Université du Nevada, Reno, des chercheurs implantaient des cellules humaines sur des moutons dans l'espoir d'obtenir des organes qui pourraient plus tard être transplantés sur des humains. Sur ce sujet, mon respect de la science et mon malaise concernant le brevetage des semences et les effets non connus sur la santé des produits génétiquement modifiés se télescopaient ; plutôt que d'exprimer une perspective déterminée sur ce sujet, j'avais essayé de dire un mot sur l'*ambivalence*. J'avais aussi essayé d'imaginer comment les scrupules du public au sujet du mélange chimérique des espèces représentaient une curieuse extension des incertitudes qui accompagnaient de longue date le mélange ethnique, sujet fréquemment traité dans la littérature et au cinéma. Souvent, dans des contextes sociaux et environnementaux complexes, l'ambivalence – plutôt que la certitude stupide et inébranlable d'un esprit étroit – apparaît comme la perspective responsable. La nature relativement non dogmatique de l'expression littéraire et de l'analyse critique se prête à l'expression claire et percutante de l'incertitude.

« Encore mieux que la chose réelle » est un petit exemple de la formule « mettez en pratique ce que vous préconisez ». Comme je l'explique dans l'essai lui-même, pendant une conférence et un voyage de recherche en Inde en 2006, j'avais rencontré des militants qui travaillaient à mettre un frein à la privatisation destructrice des ressources en eau dans ce pays et dans les pays en développement dans le monde entier ; et j'étais revenu aux États-Unis, bien déterminé à faire ce que je pourrais pour aider à divulguer ce problème. J'avais commencé par écrire une lettre au PDG de Coca-Cola, et j'avais inclus dans cet essai ma correspondance brève, aux résultats peu concluants, avec cette société géante. J'ai aussi

essayé de mentionner, dans de nombreuses conférences en tant qu'invité, que j'ai données autour du monde, les pratiques de privatisation de l'eau chez Coca-Cola, PepsiCo et d'autres multinationales commercialisant les boissons gazeuses et l'eau en bouteille. Un certain nombre d'entre nous, qui enseignons l'écriture au niveau de l'université, utilisent les lettres aux responsables publics ou à ceux des sociétés commerciales, comme exercice d'écriture pour les étudiants de l'université. En utilisant les compétences quelles qu'elles soient, que j'ai en tant qu'écrivain et orateur public pour aider à aborder ce que je considère comme un problème social et environnemental, j'essaie de démontrer l'utilisation socialement engagée du langage que j'espère encourager mes étudiants à pratiquer.

Ce n'est pas comme si je menais ma vie de voyages et de militantisme littéraire sans avoir de bons exemples d'un tel travail. J'ai souvent dit que mes meilleurs exemples de style littéraire et d'engagement social sont les écrivains dont j'enseigne et étudie les œuvres, comme les 14 écrivains contemporains qui, entre 1999 et 2005, ont apporté leur contribution à la série *Credo* de Milkweed Editions. Ce qui m'a d'abord poussé à développer cette collection a été le fait que je voulais inclure plusieurs exemples révisés et actualisés des 12 « portraits de Credo » que j'ai publiés dans cette série de livres par des écrivains environnementaux de premier plan, sur le pourquoi et le comment de leur œuvre. Mais parce que ces livres sont encore disponibles aujourd'hui, j'ai décidé de ne pas rééditer ces essais, mais plutôt de mettre en valeur dans cet ouvrage un travail qui est plus éloigné et inaccessible. Plusieurs des essais qui sont publiés, comme les portraits de la collection *Credo*, utilisent comme technique la combinaison d'histoires personnelles et d'analyse philosophique et littéraire plus large, technique que j'ai appelée pour la première fois « recherche narrative » dans l'essai de 1994, « L'écocritique : récit, valeurs, communication, contact ». En particulier, des textes comme « "Préparez-vous au pire". L'amour, l'anticipation de la perte et l'évaluation environnementale » et « Oh ! Belle plaque : Robinson Jeffers, l'œuvre de pierre et le lieu du réel » constituent des expériences qui font partie de ce mode de communication hybride. Les lecteurs qui s'intéressent à la recherche narrative en tant que concept et technique fréquemment utilisée en écocritique seront peut-être intéressés par l'article intitulé « Narrative Scholarship as an American Contribution to Global Ecocriticism » (« La recherche narrative comme contribution américaine à l'écocritique mondiale »), que j'ai publié dans l'ouvrage de 2016 de Hubert Zapf, *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ecology (Manuel d'écocritique et d'écologie culturelle)*. Enfin, j'ai inclus ici plusieurs exemples de mes essais plus largement « théoriques » et informatifs sur l'écocritique et la littérature environnementale au moment même où la discipline voyait le jour au milieu des années 1990 : l'essai « À la recherche du langage de la terre ferme. Réflexions sur l'écocritique et le récit », qui réfléchit plus loin à l'importance du langage narratif à l'intérieur de l'analyse écocritique ; un essai sur la rhétorique de la protection des lieux sauvages, où j'ai mis l'accent tout particulièrement sur l'écrivain du Montana Rick Bass ; une conférence sur l'état du domaine, présentée plusieurs mois après le 11 Septembre et les attaques terroristes, et revue pour être insérée dans ce livre ; une analyse de la déclaration éthique percutante de l'étude écocritique de Randy Malamud publiée en 2003, *Poetic Animals and Animal Souls (Animaux poétiques et âmes animales)*, réflexion préliminaire sur la manière dont l'histoire et l'image, si essentielles dans la littérature environnementale, pourraient nous aider à répondre aux appels à trouver un genre de langage de la justice et de la politique environnementales plus performant et plus efficace ; et un essai sur l'utilisation de l'histoire pour vaincre les effets abrutissants du discours numérique sur les

sujets environnementaux. « L'écocritique. Récit, valeurs, communication, contact » expose quelques-unes des dimensions stratégiques et éthiques de l'écocritique d'une manière qui peut être utile aux nouveaux venus dans la discipline, en essayant d'analyser la façon dont les tensions entre l'« engagement » et la « retraite » peuvent d'une certaine manière expliquer le phénomène que j'ai appelé « responsabilité écocritique » dans le titre du livre ³. L'accent mis sur l'authenticité et l'efficacité rhétorique dans les efforts énergiques de Rick Bass pour protéger les espaces sauvages de la vallée du Yaak dans le Montana anticipe la discussion de la quête vivace du « réel » dans la littérature environnementale, ce qui apparaît plus tard dans ce recueil, dans le contexte des écrits de Robinson Jeffers sur la pierre. J'avais d'abord donné une conférence sur « L'écocritique sur le 11 Septembre et après le 11 Septembre » devant un public de l'Université d'Hiroshima au Japon, où il était nécessaire non seulement d'expliquer comment la culture américaine avait changé (et pas changé) à la suite des attaques, mais aussi de proposer un arrière-plan assez basique sur les motivations et les préoccupations de l'écocritique – j'ai ajouté à cet essai une discussion du texte de David Gessner, « The Punctured Pastoral » [« La pastorale éclatée »] et de celui de Susan Hanson, « Homeland Security: Safe at Home in the World » [« La sécurité de la patrie : en sécurité chez soi dans le monde »]). J'ai tendance à saisir les occasions d'aborder de nouveaux problèmes et de me forcer à lire davantage, et c'est ainsi que j'en suis venu à commenter le livre marquant de Randy Malamud sur les traitements poétiques des animaux (j'avais été incité à le faire par une demande de la *South Atlantic Review*). De peur que les lecteurs de ce recueil n'aient l'impression que l'écocritique est toujours en « mode crise » réagissant à des conditions sociales et environnementales catastrophiques sur un plan local et à l'échelle planétaire, j'ai décidé d'ajouter au recueil un chapitre intitulé « L'espérance que porte en germe l'écocritique », indiquant plusieurs raisons qui me font penser que c'est une forme de recherche porteuse d'espoir. Il est important de garder les yeux grands ouverts devant les dangers et les peurs du

3. Greg Garrard soutient, dans *Ecocriticism* (2004), que les écocritiques américains « défendent souvent une poétique de l'authenticité pour laquelle la nature sauvage est la pierre de touche », tandis que lui (chercheur britannico-canadien) cherche à « encourager à la place la poétique de la responsabilité qui prend comme guide la science écologique plutôt que le panthéisme » (71). Je suis arrivé à ma propre notion de « responsabilité écocritique » indépendamment de la formulation de Garrard, qui semble faire écho à l'appel de Dana Phillips, dans son ouvrage de 2003, *The Truth of Ecology (La Vérité de l'écologie)* pour que les écocritiques tiennent davantage compte de la science écologique. Je soutiens ardemment l'idée de « répondre correctement à la science »... si la science est ce que l'on fait. Dans la mesure où les écocritiques et les écrivains environnementaux sont engagés dans l'éducation environnementale et le développement de la politique publique, la compréhension scientifique soigneuse de la nature est cruciale. Mais je dirais que l'expression littéraire et l'analyse universitaire de la littérature ont davantage à voir avec les raisons pour lesquelles les humains accordent plus de valeur à leurs relations entre eux et avec le monde dans son ensemble et avec la manière dont ils le font, qu'à la mesure et à l'explication des processus naturels. Les écrivains de la nature (et les écocritiques) *ne sont pas*, comme le dit Dana Phillips, « en train d'essayer de faire encore mieux que la science en représentant la nature à la fois avec précision et sans sacrifier la qualité littéraire » (p. xi). Bien au contraire, les écrivains font quelque chose de totalement différent de ce que fait la science. Garrard dit que « le problème fondamental de la responsabilité n'est pas ce que nous, humains, sommes, ni comment nous pouvons "être" meilleurs, plus naturels, plus originaux ou plus authentiques, mais ce que nous faisons » (p. 71-72). Je suis d'accord, et c'est pour cette raison que mes propres essais dans ce livre tournent, à la fois explicitement et implicitement, autour du problème suivant : comment les récits littéraires suscitent-ils la sensibilité littéraire des lecteurs, comment sommes-nous aiguillonnés – comme les bœufs proverbiaux de Thoreau – vers un sens de l'engagement responsable, de l'action responsable (NDA).

monde contemporain, mais cela ne signifie pas que nous devrions revoir nos ambitions à la baisse et ne pas penser idéalement à la possibilité d'améliorer la société et de limiter les dégâts environnementaux.

En octobre 2003, j'avais eu le plaisir d'être un des critiques littéraires à rejoindre un groupe d'écrivains environnementaux lors du premier *Watermark Nature Writers' Muster* à plusieurs heures au nord de Sydney en Australie, sur la côte frappée par les vents et baignée d'un soleil miroitant de Nouvelle-Galles-du-Sud. J'avais présenté à ce rassemblement la communication « Il y a quelque chose dans votre voix que je n'entends pas », en plusieurs épisodes brefs, en essayant d'expliquer comment l'écocritique pouvait s'inscrire dans la littérature environnementale et la politique publique. Ce texte est paru plus tard dans la revue littéraire de l'Université de Sydney, *Southerly*. J'ai fait de nombreuses conférences ces 20 dernières années – au Mexique, en Finlande, en Australie, en Chine, en Malaisie, et dans tous les États-Unis – sur le thème de « nombres et nerfs », et mon étude d'un « discours de sensibilité environnementale dans un monde de données » explique en partie comment les approches innovantes pour expliquer les phénomènes environnementaux vastes, lents, incertains, constituent une contribution majeure de ce que l'on appelle « la littérature environnementale », à la société contemporaine. Depuis que ce livre a été publié pour la première fois en anglais, j'ai co-écrit *Numbers and Nerves. Information, Emotion, and Meaning in a World of Data* (*Nombres et Nerfs. Information, émotion et signification dans un monde de données*) avec mon père Paul Slovic, psychologue de premier plan dans le domaine de la prise de décision et de la perception du risque. *Numbers and Nerves* – et le site web correspondant, www.arithmeticofcompassion.org – cherche à éclairer les tendances psychologiques qui limitent la crainte de l'information sur les crises humanitaires et environnementales.

Quelquefois, je l'ai constaté, la manière la plus efficace de *s'engager* pour le monde et les problèmes préoccupants qui le secouent, c'est de *se retirer* dans un lieu géographique qui permette d'avoir une perspective sur sa propre vision du monde et qui offre un espace tranquille pour la réflexion. Depuis que j'ai déménagé du Nevada dans l'Idaho en 2012, j'ai l'occasion de travailler avec des collègues de l'Université de l'Idaho à la création d'un programme unique pour les étudiants, appelé « Semestre d'étude dans la nature sauvage » (« Semester in the Wild »). Ce programme envoie une douzaine d'étudiants dans la station de recherche de la Taylor Wilderness au milieu de la zone de nature sauvage la plus grande des États-Unis au sud de l'Alaska : la Frank Church River of No Return Wilderness. Les étudiants vivent ensemble dans la nature sauvage et suivent toute une gamme de cours environnementaux : écologie, politique et gestion des espaces sauvages, encadrement de plein air, histoire environnementale et écriture environnementale. Lorsque j'ai fait le cours d'écriture, j'ai inclus pour les étudiants des lectures et des exercices d'écriture qui vont des réflexions sur nos relations avec les plantes et les animaux aux témoignages en réponse aux divers problèmes sociaux et environnementaux. La photographie de couverture de cette édition française de *Going Away to Think* montre la « salle de classe en plein air à côté de la piste d'atterrissage » où se passe le « semestre d'étude dans la nature sauvage », le cercle de rondins coupés où nous nous asseyons souvent le matin et où nous discutons de littérature, d'écriture et de l'état du monde. J'ai pris cette photographie au petit matin, en septembre 2018, juste au moment où le soleil pointait au-dessus des montagnes à l'est. Le journaliste Andrew Van Dam a publié un article intitulé « Using the best data possible, we set out to find the middle of nowhere » (« En utilisant les meilleures données possibles, nous partons pour trouver le milieu de nulle

part ») dans *The Washington Post* du 20 février 2018, en utilisant des données fournies par une équipe de chercheurs de l'Université d'Oxford ; ils ont constaté que « les parties non peuplées les plus reculées des 48 États adjacents » incluaient « le cœur » de la zone sauvage de Frank Church. Cependant, cette photographie montre des traînées d'avion au loin – et parfois, tandis que les étudiants et moi réfléchissons aux questions fondamentales concernant notre vie dans le monde, nous voyons (et même nous entendons) des avions qui passent au-dessus de nous. La société n'est jamais complètement loin de l'esprit, en d'autres termes, même lorsque nous sommes dans les endroits les plus lointains et les plus sauvages. Pour renforcer l'idée que notre retraite dans des espaces sauvages est une occasion d'acquérir des bases morales et intellectuelles à partir desquelles nous pourrions affirmer nos idées sur la manière d'améliorer la société, nous retournons à la salle de classe à côté de la piste d'atterrissage vers la fin du semestre, s'il ne fait pas trop froid, et les étudiants lisent des témoignages personnels qu'ils ont écrits sur les diverses causes pour lesquelles ils s'engagent, comme la protection des prédateurs sauvages dans les écosystèmes ou l'importance de permettre aux étudiants de faire pousser des légumes dans des jardins sur les campus universitaires. Cette salle de classe unique – sans murs, située loin de la civilisation, lieu idéal pour des heures de contemplation et de conversation profondes – offre une belle image symbolisant l'« engagement » et la « retraite » mentionnés dans le titre du livre.

Les universitaires ont la réputation de se tenir dans des salles de conférence sur des campus et d'expliquer sèchement des sujets à la signification intemporelle. « Pertinence » est un gros mot, une tendance banalisante. Mais dans l'écocritique et les domaines liés, la pertinence est le Saint Graal : un intensificateur de sens, un déclencheur de passion. Le travail présenté dans ce volume vient de ma conviction que la responsabilité écocritique exige à la fois l'engagement social et la retraite propice à la réflexion.

12 mars 2022
Eugene, Oregon, USA